



HAL
open science

Introduction [au dossier Italia Picta: Savoirs, contacts et interconnaissance dans la péninsule italienne (Ve-IIe s. av. n. è.)]

Audrey Bertrand, Thibaud Lanfranchi, Ghislaine Stouder

► To cite this version:

Audrey Bertrand, Thibaud Lanfranchi, Ghislaine Stouder. Introduction [au dossier Italia Picta: Savoirs, contacts et interconnaissance dans la péninsule italienne (Ve-IIe s. av. n. è.)]. *Mélanges de l'Ecole française de Rome - Antiquité*, 2021, 133-2, pp.265-272. 10.4000/mefra.11984 . hal-04386006

HAL Id: hal-04386006

<https://hal.science/hal-04386006>

Submitted on 10 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Introduction

Audrey Bertrand, Thibaud Lanfranchi et Ghislaine Stouder



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/mefra/11984>
ISSN : 1724-2134

Éditeur

École française de Rome

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2021
Pagination : 265-272
ISBN : 78-2-7283-1522-2
ISSN : 0223-5102

Ce document vous est offert par Université Toulouse 2 - Jean Jaurès



Référence électronique

Audrey Bertrand, Thibaud Lanfranchi et Ghislaine Stouder, « Introduction », *Mélanges de l'École française de Rome - Antiquité* [En ligne], 133-2 | 2021, mis en ligne le 31 décembre 2021, consulté le 10 janvier 2024. URL : <http://journals.openedition.org/mefra/11984> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/mefra.11984>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

ITALIA PICTA : SAVOIRS, CONTACTS ET INTERCONNAISSANCE DANS LA PÉNINSULE ITALIENNE (V^e-II^e S. AV. N. È.)

Introduction

Audrey BERTRAND, Thibaud LANFRANCHI et Ghislaine STOUDEUR

Université Gustave Eiffel – audrey.bertrand@univ-eiffel.fr

Université Toulouse-Jean Jaurès – thibaud.lanfranchi@univ-tlse2.fr

Université de Poitiers – ghislaine.stouder@univ-poitiers.fr

Issu d'un programme de recherche conduit à l'École française de Rome (2012-2016), le dossier ici présenté s'inscrit dans une série de rencontres scientifiques qui ont étudié les modalités des contacts et de l'interconnaissance entre les peuples de l'Italie préromaine, Rome comprise, entre le V^e et le III^e s. av. n.è. principalement. L'objectif des contributions rassemblées au sein de ce numéro est de mieux définir les savoirs des peuples d'Italie les uns sur les autres, des Romains sur leurs voisins italiens, et la manière dont l'*Vrbs* a réagi à ces savoirs potentiels. Comment l'ont-ils transformée ? Comment les a-t-elle réinvestis, le cas échéant, lors de la conquête de la péninsule ? Conçu comme un bilan d'étape plus que comme une conclusion, les études proposées révèlent les multiples occasions qui permirent aux peuples de la péninsule de se connaître avant de s'affronter, et offrent des approches thématiques multifocales d'une Italie encore non unifiée mais déjà connectée.

Italie pré-romaine, Rome, peuples italiques, contact, savoirs, conquête

The dossier presented here is part of a research program conducted at the École française de Rome (2012-2016) and proceeds with studying the modalities of contact and *interconnaissance* between the peoples of pre-Roman Italy - including Rome - between the 5th and 3rd centuries BC. The aim of the contributions gathered in this issue is to define better what the peoples of Italy knew about each other, what the Romans knew about their Italian neighbours, how the *Vrbs* has reacted to these *savoirs*. How did they transform it? How did Rome reinvest them, if at all, in the conquest of the peninsula? Conceived as a progress report rather than a conclusion, the contributions reveal the multiple opportunities that allowed peninsula's ethnies to get to know each other before confronting each other, and offer multifocal thematic approaches of Italy during a period in which it was already connected although not unified yet.

Pre-roman Italy, Rome, Italic people, contacts, knowledges, conquest

ITALIA PICTA

Ce dossier est le résultat de rencontres et discussions menées dans le cadre du programme de recherche *Italia Picta*, conduit à l'École française de Rome entre 2012 et 2016. Ce dernier était centré sur les rapports romano-italiens, principalement du V^e au III^e siècle avant J.-C., une période caractérisée par la domination progressive de Rome sur les différents territoires de la péninsule italienne. Il est en effet bien connu à présent que Rome n'est pas née dans un environnement vierge, et que cette cité a su profiter de sa situation privilégiée de

carrefour. C'est reconnu depuis longtemps pour ce qui est du monde grec, avec une influence hellénique sur Rome dès les VI^e et V^e siècles¹. Ce l'est aussi pour ce qui est du monde punique (avec qui Rome est en contact au moins depuis la fin du VI^e siècle, comme en témoigne le premier traité romano-carthaginois de 509 avant J.-C.) et, depuis plus récemment peut-être, ce l'est aussi pour le monde étrusque dont il est certain que l'influence

1. On pensera à l'idée d'hellénisme « organique » de Rome, défendue par M. Humm (Humm 2018, p. 200-202).

sur Rome ne s'est limitée ni à l'alphabet (puisque c'est sans doute en partie par les Étrusques que les Romains ont construit leur alphabet²), ni à l'haruspicine. De façon simplificatrice, on peut sans doute affirmer que le destin de Rome s'explique en partie par sa position de carrefour au croisement des trois aires culturelles majeures de la Méditerranée occidentale au mitan du premier millénaire avant J.-C. : le monde étrusque, le monde grec colonial et le monde punique.

En revanche, dans cette reconstruction des échanges et des jeux d'influence qui ont fait l'histoire romaine en Italie durant les premiers siècles de cette cité, la part des voisins plus immédiats de Rome a longtemps été moins étudiée, même si elle fait désormais l'objet d'une attention soutenue. Sabins, Campaniens, Volsques, Herniques, Marrucins, Samnites, etc., tous ces peuples existaient et leur place en Italie était au moins aussi significative que celle de Rome avant que l'*Vrbs* ne l'emportât définitivement sur eux et ne les reléguât à un oubli dont on peine toujours à les sortir en raison du peu de témoignages écrits directs et contemporains qui nous soient parvenus de ces populations. Ces peuples ont même probablement joué un rôle de passeur dans les échanges entre Rome et les trois grandes aires culturelles évoquées précédemment. Rome connaissait ces peuples et ils connaissaient les Romains en retour, à n'en pas douter, comme le montrent de multiples anecdotes et documents. En revanche, les modalités précises de ces interconnaissances, et les influences exactes des uns sur les autres, voilà ce que nous peinons encore à saisir pleinement et voilà ce qui était au cœur de ce programme. Que peut-on savoir de la diversité des territoires italiens en amont de leur soumission ? Les sources permettent-elles de rendre compte de l'hétérogénéité des organisations politiques et territoriales à laquelle Rome s'est confrontée ? Quelle était pour Rome la réalité

2. La question est complexe et controversée puisque les spécialistes se divisent sur la chronologie de l'apprentissage de l'alphabet grec par les Latins d'une part et les Étrusques d'autre part. Une première hypothèse suggère que ce furent les Étrusques qui le transmirent aux Latins (e. g. Lejeune 1966, Lejeune – Briquel 1991, p. 467-471). Une seconde affirme que l'alphabet grec était connu dans le Latium avant le VIII^e s., sans exclure cependant que les contacts avec l'Étrurie aient, dans un deuxième temps, joué un rôle dans l'élaboration de l'alphabet latin (e.g., Cornell 1995, p. 103-104 et p. 164 et Ampolo 1990, p. 585-586).

des territoires italiens ? C'est à un ensemble de questions de ce type que ce programme s'est dédié, suivant deux axes principaux : les savoirs des Romains sur les Italiens et le réinvestissement de ces savoirs au moment de la conquête, aussi bien la manière dont les Romains ont utilisé les connaissances des Italiens pour adapter les modalités pratiques et juridiques de la conquête aux divers territoires, que la manière dont ces savoirs ont eu une influence sur le développement des institutions romaines. L'ensemble souhaitait jeter une lueur nouvelle sur le processus de construction de la domination romaine en Italie à l'époque républicaine, en éclairant les connaissances que Rome avait des peuples qu'elle a conquis et ce que ces peuples savaient de leur conquérant.

Pour cela, ce programme s'est organisé suivant une série de manifestations étalées dans le temps qui n'ont pas toutes donné immédiatement lieu à publication. Après une journée d'étude initiale consacrée au lancement du programme (13 juin 2012), les principales étapes furent ainsi un atelier doctoral en juillet 2013, à Naples, en collaboration avec le centre Jean Bérard³, deux colloques internationaux⁴, ainsi que deux journées d'étude⁵. Si les deux colloques et la journée sur la notion de *sacer* ont donné lieu à des publications séparées, le présent dossier recueille, quant à lui, certaines des contributions présentées au fil de ces différentes étapes – depuis l'atelier doctoral jusqu'à la journée d'étude de 2015 – et dont il avait été décidé de les conserver pour un dossier conclusif⁶. Ce dossier s'inscrit de la sorte dans la continuité des différentes manifestations ayant marqué le développement de ce programme et en constitue non pas une conclusion, mais plutôt un bilan

3. « L'Italie 'à parts égales' : écrire l'histoire de l'Italie avant la conquête romaine », Naples, Centre Jean Bérard (1^{er}-5 juillet 2013).

4. 18 octobre 2013, Rome, EFR : « *Origines* : percorsi di ricerca sulle identità etniche nell'Italia antica », organisé par V. Bellelli, S. Bourdin, M.-P. Castiglioni ; et 10-11 février 2014 « *Magno e Latio totaque Ausonia* : etnografia virgiliana e Italia augustea », organisé par S. Bourdin et A. Pagliara (publié dans Bourdin *et al.* 2014).

5. 4 avril 2014 sur la notion de *sacer* (publié dans Lanfranchi 2017 ; puis 27 novembre 2015 sur le thème « Savoirs partagés : contacts et interconnaissances entre les peuples et cités de l'Italie préromaine » (Rome, EFR), dont le dossier ici présenté rassemble plusieurs contributions.

6. La majeure partie provient de la journée d'étude du 27 novembre 2015.

d'étape ouvert sur l'avenir, ce que manifestent bien les différentes contributions : problèmes historiographiques (Chr. Smith), connaissance des Italiques eux-mêmes par l'intermédiaire de la prosopographie (R. Baudry et Cl. Bur), problème du multilinguisme et des contacts interpersonnels (E. Dupraz et G. Tagliamonte), ou encore questions liées à l'intervention romaine dans ces territoires et à son incidence sur le développement même de Rome (A. Bertrand et Th. Lanfranchi). Les différentes dimensions du programme sont de la sorte reprises ici au travers de diverses analyses qui en illustrent les tenants et aboutissants et qui proposent un ensemble de réflexions sur ce champ toujours en plein renouvellement de l'histoire de l'Italie antique.

Un tel programme s'inscrivait évidemment dans une tendance lourde de la recherche sur l'Italie antique qui valorise, depuis plusieurs décennies l'étude des peuples italiques⁷. De nombreuses études, en archéologie et en épigraphie notamment, ont ainsi abouti à des résultats nouveaux au niveau régional⁸ et urbain⁹ Elles ont contribué en particulier à valoriser une histoire de ces sociétés en dehors de la présence romaine. Conscient de cet état de fait, ce programme n'avait nullement pour ambition de recommencer ce travail ou d'en tenter une synthèse qui, pour utile qu'elle soit, n'aurait été que d'un apport minime. L'idée était plutôt, en prenant appui sur ces acquis récents de la recherche, de proposer une réflexion sur les rapports entre ces peuples en faisant dialoguer les spécialistes de divers territoires afin d'analyser les résultats auxquels ils sont parvenus, leurs similitudes et leurs différences, en fonction de l'histoire de ces territoires, des types des sources à disposition, des modes culturels adoptés par chacun. De la sorte, la connaissance de l'Italie avant Rome et des populations qui l'habitaient se prête bien à une réflexion épistémologique sur les sources, sur les lectures qu'on peut en proposer, sur la manière

de les confronter entre elles. Ce faisant, l'ambition était de s'intéresser aux conditions concrètes et locales de l'organisation de ces territoires et des interventions romaines en Italie. L'enquête sur l'Italie préromaine et ses savoirs romains offre ainsi la possibilité d'évaluer les paramètres et les contraintes de l'expérimentation politique et administrative romaine, en se focalisant sur les rapports entre ces différents peuples, ce qui explique le choix du sous-titre de ce dossier.

CONTACTS, SAVOIRS PARTAGÉS ET INTERCONNAISSANCE

Le sous-titre juxtapose en effet trois termes qu'il convient de présenter. « Contacts », « savoirs partagés », et « interconnaissance » définissent à nos yeux trois territoires à explorer pour mieux comprendre les dynamiques de la péninsule italienne avant et pendant la conquête romaine. Par *dynamiques*, nous entendons les relations intenses qu'entretenaient entre eux les peuples italiens, de l'affirmation de Rome comme puissance régionale à celle de sa domination sur l'Italie et la Méditerranée. Néanmoins, enquêter sur les contacts, les savoirs et les phénomènes d'interconnaissance demande d'aller au-delà de l'identification de relations entre peuples voisins pour déterminer quand celles-ci ont pu justement être le socle de savoirs des uns sur les autres ou de savoirs partagés par les uns et les autres. Un savoir est, selon la définition du *TLFi*¹⁰, l'« ensemble des connaissances d'une personne ou d'une collectivité acquises par l'étude, par l'observation, par l'apprentissage et/ou par l'expérience » ou encore une « connaissance et compétence dans un art, dans une discipline, dans une science, dans une profession ». Un savoir est donc un ensemble de connaissances acquises, les moyens d'acquisitions de ces connaissances pouvant être variés.

À ce titre, l'élaboration de notre réflexion commune a tiré nécessairement partie de l'ensemble des travaux récents et moins récents qui ont affronté les questions de circulations, de transferts et de réseaux. L'étude des circulations a embrassé un très large spectre thématique : de la culture

7. Cf. *infra* la présentation historiographique.

8. Un état des lieux a été dernièrement dressé dans Bradley – Isayev – Riva 2007. Voir aussi, e.g., Dupraz 2010, Bourdin 2012 ou encore les recueils des inscriptions conservées, tels que les *sabellische Texte (ST)* publiés par Rix en 2002 ou les *Imagines Italicae (Imag. Ital.)* sous la direction de Crawford dont les 3 volumes ont été publiés en 2011.

9. En particulier le projet *Forma Italiae* conduit par l'Université di Roma « La Sapienza », sous la direction du Prof. Paolo Sommella.

10. Trésor de la langue française informatisé. Site internet : <http://www.atilf.fr/>

matérielle aux individus, en passant par les divinités, les mythes, le droit, la langue, autant de traces archéologiques, épigraphiques, iconographiques ou littéraires qui offrent un panorama d'une Italie traversée par des courants d'échanges nombreux, résultats d'activités guerrières, commerciales ou diplomatiques, de mobilités individuelles ou collectives, commandées par des motivations diverses (économiques, religieuses, alliances politiques). La production scientifique consacrée à ces questions est bien trop vaste pour espérer en donner un aperçu significatif ici. Plusieurs aspects de ces circulations ont été particulièrement soumis à enquête au cours des deux ou trois décennies passées. De manière large, la question des conditions des migrations et mobilités humaines a retenu l'attention des chercheurs¹¹ qui ont pu souligner l'intensité des relations inter-ethniques, qu'elles soient individuelles ou collectives, et la fluidité des circulations humaines au sein de la péninsule. Des angles d'approche spécifiques ont permis de le démontrer : la mobilité des groupes aristocratiques¹², le mercenariat¹³, les activités artisanales¹⁴ et marchandes¹⁵.

Ce qui apparaît à l'aune des résultats produits par ces nombreuses recherches est la nécessité d'effectuer la distinction entre plusieurs degrés de rencontres. Une circulation, d'un individu ou d'un objet, implique-t-elle nécessairement un contact, voire un savoir sur l'Autre et, partant, une possible interconnaissance entre les représentants de deux groupes ethniques ? L'exemple de la culture matérielle, particulièrement représentée dans les travaux sur les circulations, illustre bien les limites épistémologiques auxquelles se confrontent historiens et archéologues. La présence d'objets « étrangers » au sein d'un territoire donné témoigne-t-elle de relations commerciales ? De prises de guerre ? De la présence plus ou moins durable d'un artisan étranger ? De la migration d'un ou plusieurs individus étrangers vers ce territoire ? Ces diverses hypothèses ouvrent des conclusions largement différentes quant à l'existence d'une possible

rencontre avec l'Autre, sa langue, sa culture, ses techniques. Ainsi, la dimension épistémologique d'une telle réflexion fait partie intégrante de l'approche proposée puisque se pose d'emblée la question de la capacité des sources à nous faire franchir le pas scientifique proposé, celui qui sépare la trace de l'échange d'une part, du témoignage de l'interconnaissance d'autre part, la preuve d'un bilinguisme de l'attestation d'un séjour prolongé au sein d'une autre culture ou encore l'existence d'une magistrature d'origine étrangère de l'aveu d'une familiarité avec le système politique en vigueur chez le voisin.

Les approches scientifiques basées sur les concepts de transferts et de réseaux ont largement enrichi l'étude des circulations. Depuis les travaux pionniers de Michel Espagne et Michael Werner dans le cadre de leurs recherches sur la philologie et la philosophie franco-allemandes¹⁶, qui ont donné lieu à une première théorisation du concept de « transfert culturel », les spécialistes de l'Antiquité ont souhaité en explorer les potentialités, notamment en lien avec la remise en cause du concept de romanisation et sa mise en concurrence avec d'autres, tels qu'acculturation, transculturation, interculturation, traduction, métissage, créolisation et hybridation. Parce que la notion de transfert invite à penser les circulations comme des transformations, des métamorphoses, elle nous oblige ainsi à mettre au cœur de l'enquête la question des savoirs et des connaissances, comme l'illustre notamment l'article de M.-L. Haack sur la *bulla*¹⁷. Alors que cet objet a subi un double transfert – de l'Étrurie à Rome au cours du VII^e s. et de Rome à l'Étrurie après la conquête –, il est crucial de s'interroger sur la signification que les parents étrusques du II^e s. donnaient à la bulle qu'ils offraient à leurs enfants. Était-ce un objet de la culture romaine ou du passé étrusque ? Dans la perspective de cette publication, la notion de « savoirs » a été préférée à celle de « transferts », puisque l'ambition est bien de comprendre si et comment les transferts que les sources révèlent peuvent être des témoins de ce que les différents peuples de la péninsule connaissaient les uns des autres, ainsi que des lieux, des occasions, des moments où ils se fréquentaient.

11. Broadhead 2001 ; Moatti 2004 ; Bourdin 2012 ; Isayev 2017.

12. Ampolo 1981 pour Rome.

13. Tagliamonte 1994, 2000, 2004.

14. Jolivet 1995.

15. Colonna 2004 sur la présence étrusque en Ligurie par exemple.

16. Espagne – Werner 1988.

17. Haack 2007.

La théorie des réseaux, particulièrement présente dans l'historiographie, notamment anglo-saxonne, depuis quelques années¹⁸ a elle aussi enrichi l'étude des circulations puisqu'elle a permis d'envisager les cartes de répartition de matériel comme une première étape vers la reconstitution de liens spécifiques entretenus entre différentes communautés. Comme l'a montré E. Blake pour l'Italie des II^e et I^{er} millénaires, la distribution de certains artefacts spécifiques permet de dessiner les contours de groupes régionaux en devenir¹⁹. À ce titre, et même si la nature des échanges dont témoigne la répartition de ces objets n'est pas toujours clairement identifiée, l'approche de la culture matérielle dans le cadre d'une réflexion basée sur le concept de « réseaux » a eu le grand mérite de privilégier une appréhension dynamique de l'espace où les communautés apparaissent avant tout au prisme des relations qu'elles ont pu entretenir entre elles.

En cherchant à définir ce que chacun pouvait connaître des autres, historiens et archéologues sont susceptibles, comme souvent, de placer Rome au cœur de la réflexion. De fait, la documentation à disposition souligne à quel point l'*Vrbs* se développa dans un contexte d'échanges permanents et intenses avec différentes aires culturelles et les Romains eux-mêmes reconnaissaient avec fierté tout ce qu'ils avaient su emprunter à leurs voisins plus ou moins proches, des techniques de combat samnites à l'haruspicine étrusque, en passant par les tragédies et comédies grecques, pour ne citer que les aspects les plus saillants du rôle de carrefour qu'a joué Rome au sein de la Méditerranée antique. Néanmoins, ces témoignages de savoirs appropriés et, du coup, partagés ne doivent pas être lus comme les traces d'échanges à sens unique, ni comme étant exclusifs à Rome. Si la conquête romaine et l'intégration de contingents alliés à l'armée a accentué la mise en contact de groupes ethniques variés, les peuples italiens ont échangé et appris les uns des autres avant que Rome n'entame le processus d'unification de l'Italie. D'un point de vue chronologique, la réflexion choisit donc d'embrasser tout à la fois les temps qui précèdent la conquête et la conquête elle-même

en tant qu'elle fut un temps d'accélération des rencontres inter-ethniques, dont Rome ne fut pas toujours l'intermédiaire obligé. L'historiographie la plus récente sur les peuples de l'Italie antique offre au projet qui a présidé aux articles ici rassemblés un socle riche et solide. Ainsi, les études rassemblées par M. Aberson à la suite du colloque qui s'est tenu en 2013 à Genève (*Entre archéologie et histoire : dialogues sur divers peuples de l'Italie préromaine*, Fondation Hardt²⁰) fournissent un panorama actualisé sur de nombreuses ethnies de l'Italie centro-méridionale au prisme des travaux les plus récents des historiens et des archéologues. Cette « mise à plat » de nos connaissances sur ces peuples, qui se traduit souvent par une remise en cause de schémas historiques datés, est une approche indispensable à tout projet d'étudier les peuples « en contact ». En effet, parler de transferts, c'est encore parler de limites. Les transferts supposent des discontinuités structurantes. Celles-ci peuvent être d'ordre linguistique, politique, économique, social, religieux, technique. Ces discontinuités, ces frontières, sont loin d'être une donnée brute de notre documentation et elles doivent être préalablement questionnées²¹.

Ces grandes lignes de réflexion ont nourri l'élaboration de ce dossier qui, sans prétendre embrasser l'ensemble des champs thématiques potentiellement fertiles pour explorer les problématiques soulevées, souhaite proposer diverses mises à l'épreuve de notre capacité à reconstituer les liens que tissaient entre eux les peuples d'une Italie encore fragmentée.

APPROCHES SCIENTIFIQUES ET MÉTHODOLOGIQUES

Les six contributions ici rassemblées ne prétendent pas traiter de manière exhaustive ces problématiques, mais illustrent la démarche que nous avons suivie pour tenter de reconstituer sinon l'entièreté, du moins des parcelles du réseau des interconnaissances entre les peuples de l'Italie avant que celui-ci ne soit définitivement restructuré par la position hégémonique de Rome – et avec Rome en son centre. En effet, l'objectif du

18. Horden – Purcell 2000 ; Malkin 2005 ; Malkin 2011 ; Broodbank 2013 ; Knappett 2013.

19. Blake 2014.

20. Aberson *et al.* 2014. Signalons également les deux volumes parus à la suite : Aberson *et al.* 2016 et Aberson *et al.* 2020.

21. Bourdin 2012.

programme était d'une part de rendre à ces peuples italiens, d'un point de vue historiographique, leur autonomie et leur capacité d'initiative dans les contacts qu'ils avaient tissés entre eux et d'autre part de comprendre comment Rome avait d'abord réutilisé à son propre compte certains de ces réseaux dans sa conquête de l'Italie avant d'imposer à son tour une nouvelle carte des échanges dans la péninsule italienne. Il n'était donc pas question de traiter successivement de chacun des peuples composant la mosaïque italienne, tableau déjà dressé et affiné à de nombreuses reprises, comme on l'a vu²². Aussi, est-ce bien l'Italie dans son ensemble, non encore unifiée mais déjà connectée qui est ici considérée, selon une approche résolument dynamique, en variant les regards.

C'est ainsi que les échelles globales et régionales s'entremêlent, certaines contributions proposant des cas d'études sur des peuples ou des territoires particuliers (les Sabins, les Ombriens, les Abruzzes), quand les autres considèrent la péninsule dans son ensemble. Ce passage d'une échelle à une autre permet tout à la fois de considérer les frontières qui séparent un peuple d'un autre – fussent-elles fondées sur l'élaboration d'un récit des origines dans le cas des Sabins ou sur des rites civiques et religieux, dans le cas des Ombriens, par exemple –, que la manière dont les savoirs franchissent ces frontières jusqu'à poser la question de l'existence d'une *koinè* culturelle proprement italienne. Nous avons souhaité également combiner les réflexions épistémologiques – en considérant l'usage que l'on peut faire des différents types de sources, notamment les sources littéraires, épigraphiques et archéologiques – et les approches thématiques pour lesquelles est rassemblée, autant que faire se peut, toute la documentation disponible afin de définir des zones de contacts, des territoires d'échanges de savoirs, qu'ils soient institutionnels, militaires ou géographiques et démographiques quand il s'agit de colonisation. Le croisement des échelles et des approches nous est apparu comme nécessaire pour se détacher du regard déformant et *a posteriori* des Romains, qui non seulement empêche de saisir la diversité et

le dynamisme de l'Italie avant la conquête, mais qui ne permet même que difficilement de reconstituer ce que les Romains connaissaient de cette Italie entre les V^e et les III^e siècles. Par ces différentes touches, il s'agit donc à la fois de proposer une nouvelle représentation de l'Italie préromaine et d'essayer de retrouver la représentation que les Romains auraient pu se faire de l'Italie qu'ils étaient en train de conquérir, leur *Italia picta*.

Dans ces circonstances, les réflexions méthodologiques n'étaient pas moins importantes que les résultats auxquels nous souhaitons parvenir. C'est pourquoi l'enquête débute par deux études qui s'intéressent tout particulièrement aux problèmes épistémologiques propres à la période : la relative rareté des sources et surtout les difficultés d'interprétation qu'elles soulèvent. En effet, un des facteurs qui expliquent que la question des interconnaissances ait été peu traitée tient à ce que les sources fournissent très peu de renseignements sur ce point, à commencer par les sources littéraires, pour beaucoup romano-centrées, et qui ignorent généralement l'Italie d'avant Rome et en dehors de Rome. Chr. Smith propose ainsi d'interroger le matériau légendaire en revenant sur le mythe des origines des Sabins et la manière dont ce dernier a été régulièrement réélaboré par d'autres peuples en fonction des situations contemporaines. On est amené ainsi à le suivre dans sa déconstruction du matériau littéraire qui l'amène du mythe à l'histoire. R. Baudry et Cl. Bur procèdent à un travail relativement similaire quoique touchant à un domaine différent, celui de la prosopographie des Italiens des Abruzzes. Avant d'analyser cette prosopographie et ce qu'elle nous dit des Italiens et de leurs mobilités, ils cherchent d'abord à comprendre le vernis apposé par les sources littéraires, en interrogeant notamment le choix de mentionner ou non tel ou tel individu et ce que cela implique sur leur fiabilité. Leur démarche les amène ainsi à remonter jusqu'aux sources italiennes qui ont pu nourrir notamment l'annalistique romaine, montrant par ce biais que la nécessaire démarche de déconstruction ne conduit pas à une impasse, mais constitue un préalable indispensable à l'établissement de nouvelles hypothèses de travail et à une meilleure compréhension des enjeux italiens des V^e au II^e siècles av. J.-C. Ces deux premières contributions rappellent ainsi l'effort à fournir pour aller au plus tenu afin de tirer des sources les informations nécessaires à l'enquête.

22. Outre une approche thématico-chronologique, le récent volume édité sous la direction de G.D. Farney et G.J. Bradley (2018) offre également en seconde partie une présentation de l'Italie préromaine et romaine par ethnie.

Une fois posées ces réflexions épistémologiques, l'enquête peut se poursuivre en essayant de saisir les influences entre peuples italiques à date ancienne et les éventuelles traces d'une culture commune ou du moins d'un espace de savoirs partagés dans certaines zones de la péninsule italienne. E. Dupraz revient sur un document épigraphique majeur, celui des Tables Eugubines, qu'il interroge à l'aune de la problématique des interconnaissances. Quoique datés du II^e siècle av. J.-C., ces textes sacrés ombriens constituent un témoignage unique sur les réalités linguistiques antérieures, et permettent de poser la question de l'existence d'une communauté linguistique italique qui n'a pu prendre forme que par la rencontre des populations. Dans un domaine tout autre, celui des magistratures, Th. Lanfranchi procède pourtant de même, par comparaison entre ce que l'on sait des magistratures étrusques et italiques et les magistratures mieux connues de Rome. Dans ces deux études, c'est donc le temps long qui est envisagé, dans lequel s'inscrivent les échanges et les interconnaissances, passé lointain dont il ne reste plus que quelques traces ténues, réchappées de l'uniformisation romaine, mais aussi des évolutions divergentes des populations composant la mosaïque italienne.

Les deux dernières contributions tentent de reconstituer l'état des connaissances que les Romains pouvaient avoir dans deux domaines différents, celui de la guerre (G. Tagliamonte) et celui de la colonisation (A. Bertrand). Ce questionnement s'inscrit principalement dans un espace chronologique plus restreint, celui de la conquête des IV^e-III^e siècles, alors que Rome était amenée par ses contacts réguliers avec les différentes populations d'Italie à réinvestir les connaissances dont elle disposait sur ses voisins. Reprenant les sources littéraires, tout en les comparant avec les données archéologiques à disposition, G. Tagliamonte s'intéresse, dans le cadre du champ de bataille comme lieu de rencontre, aux signes militaires permettant de distinguer l'ennemi de l'allié, voire du

concitoyen : quels étaient ces signes distinctifs ? par quels biais les Romains avaient-ils pu en avoir connaissance avant les rencontres militaires ? A. Bertrand pose, quant à elle, la réflexion sur les savoirs d'État : croisant sources littéraires et archéologiques, son étude interroge la familiarité que Rome avait des territoires où elle installa des colonies et l'existence d'une « base de données », peu à peu constituée, sur laquelle se serait appuyé le processus colonial. Quelles étaient les connaissances nécessaires au remplissage de cette base de données et quels acteurs étaient sollicités pour l'alimenter ? Les différents exemples analysés permettent de revenir à nouveau sur la question des acteurs individuels et étatiques ainsi que sur leur rôle respectif.

Ces deux dernières contributions partagent ainsi un certain nombre de questionnements autour de la fiabilité des connaissances dont on pouvait disposer sur les autres peuples au sein de cette Italie préromaine, mais aussi autour de la volonté de savoir des Romains et les buts de cette connaissance. Il faut certes prendre en considération les limites matérielles qui pouvaient faire obstacle à la circulation des informations ; mais il faut également tenir compte de l'écart qui a pu exister entre les interconnaissances et la prise de décision, entre l'acquisition de savoirs et leur réinvestissement dans un objectif précis tel que la conquête.

Au terme de ce dossier, le risque est grand de la frustration, notamment la frustration de ne pas être toujours parvenus à se libérer du prisme romain. Un autre risque est d'avoir soulevé beaucoup de questions, peut-être plus qu'il n'est possible, en l'état actuel de la documentation, d'y répondre. Les six contributions qu'il rassemble ne prétendent pas de fait à l'exhaustivité ni à apporter une réponse à toutes les interrogations soulevées. Elles se veulent un pas supplémentaire vers la compréhension des dynamiques, circulations et échanges au sein de l'Italie préromaine et la part que celle-ci occupa à son tour dans les réseaux qui parcouraient la Méditerranée.

Bibliographie

- Aberson *et al.* 2014 = M. Aberson *et al.* (dir.), *E pluribus unum ? : L'Italie, de la diversité préromaine à l'unité augustéenne*, 1, *Entre archéologies et histoire : dialogues sur divers peuples de l'Italie préromaine*, Berne, 2014.
- Aberson *et al.* 2016 = M. Aberson *et al.* (dir.), *E pluribus unum ? L'Italie, de la diversité préromaine à l'unité augustéenne*, 2, *L'Italia centrale e la creazione di una koiné culturale? I percorsi della «romanizzazione»*, Berne, 2016.
- Aberson *et al.* 2020 = M. Aberson *et al.* (dir.), *E pluribus unum ? L'Italie, de la diversité préromaine à l'unité augustéenne*, 3, *Nos Sumus Romani Qui Fuimus Ante: Memory of ancient Italy*, Berne, 2020.
- Ampolo 1981 = C. Ampolo, *I gruppi etnici in Roma arcaica: posizione del problema e fonti*, dans *Gli Etruschi e Roma. Incontro di studio in onore di Massimo Pallottino*, (Roma, 11-13 dicembre 1979), Rome, 1981, p. 45-70.
- Ampolo 1990 = C. Ampolo, *Roma e il mondo greco dal secolo VIII agl'inizi del III a.C.*, dans G. Pugliese Carratelli (dir.), *Roma e l'Italia. Radices imperii*, Milan, 1990, p. 583-626.
- Blake 2014 = E. Blake, *Social networks and regional identity in Bronze Age Italy*, Cambridge, 2014.
- Bourdin 2012 = S. Bourdin, *Les Peuples de l'Italie préromaine. Identités, territoires et relations inter-ethniques en Italie centrale et septentrionale (VIII^e-I^{er} siècles avant J.-C.)*, Rome, 2012.
- Bourdin *et al.* 2014 = S. Bourdin, V. Bellelli, M.P. Paola Castiglioni et P. Santoro (dir.), «Origines». *Percorsi di ricerca sulle identità etniche nell'Italia antica*, dans *MEFRA*, 126-2, 2014, p. 295-402.
- Bradley – Isayev – Riva 2007 = G. Bradley, E. Isayev, C. Riva (dir.), *Ancient Italy. Regions without boundaries*, Exeter, 2007.
- Broadhead 2001 = W. Broadhead, *Rome's migration policy and the so-called ius migrandi*, dans *CCG*, 12, 2001, p. 69-89.
- Broodbank 2013 = C. Broodbank, *The making of the Middle Sea: a history of the Mediterranean from the beginning to the emergence of the classical world*, New York, 2013.
- Colonna 2004 = G. Colonna, *Catalogo delle iscrizioni preromane di Genova*, dans R.C. De Marinis, G. Spadea (dir.), *I Liguri. Un antico popolo europeo tra Alpi e Mediterraneo*, Genève-Milan, 2004, p. 302-307.
- Cornell 1995 = T.J. Cornell, *The beginnings of Rome. Italy and Rome from the Bronze Age to the Punic Wars (c. 1000-264 BC)*, Londres-New York, 1995.
- Dupraz 2010 = E. Dupraz, *Les Vestins à l'époque tardo-républicaine : du nord-osque au latin*, Mont-Saint-Aignan, 2010.
- Espagne – Werner 1988 = M. Espagne et M. Werner (dir.), *Transferts. Les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand (XVIII^e-XIX^e siècles)*, Paris, 1988.
- Farney – Bradley 2018 = G.D. Farney, G.J. Bradley (dir.), *The Peoples of Ancient Italy*, Berlin-Boston, 2018.
- Haack 2007 = M.-L. Haack, *Boules et bulles. Un exemple de transfert culturel*, dans *DHA*, 33-2, 2007, p. 57-67.
- Horden – Purcell 2000 = P. Horden, N. Purcell, *The corrupting sea: a study of Mediterranean history*, Oxford-Malden-Victoria, 2000.
- Humm 2018 = M. Humm, *La République romaine et son empire, de 509 à 31 av. J.-C.*, Malakoff, 2018.
- Imag. Ital.* = M.H. Crawford *et al.*, *Imagines italicae. A Corpus of italic Inscriptions*, 3 vol., Londres, 2011.
- Isayev 2017 = E. Isayev, *Migration, mobility and place in ancient Italy*, Cambridge, 2017.
- Jolivet 1995 = V. Jolivet, *Un foyer d'hellénisation en Italie centrale et son rayonnement (IV^e-III^e s. av. J.-C.)*. *Préneste et la diffusion des strigiles inscrits en grec*, dans P. Arcelin *et al.* (dir.), *Sur les pas des Grecs en Occident. Hommages à André Nickels*, Paris, 1995, p. 445-457.
- Knappett 2013 = C. Knappett (dir.), *Network analysis in archaeology: new approaches to regional interaction*, Oxford, 2013.
- Lanfranchi 2017 = Th. Lanfranchi (dir.), *Autour de la notion de sacer*, Rome, 2017.
- Lejeune 1966 = M. Lejeune, *La diffusion de l'alphabet*, dans *CRAI*, 1966, p. 505-511.
- Lejeune – Briquel 1991 = M. Lejeune, D. Briquel, *Lingue e scrittura*, dans G. Pugliese Carratelli (dir.), *Italia omnium terrarum parens. La civiltà degli Enotri, Choni, Ausoni, Sanniti, Lucani, Brettii, Sicani, Siculi, Elimi*, Milan, 1991, 2^e éd., p. 435-474.
- Malkin 2005 = I. Malkin, *Networks and the emergence of Greek identity*, dans I. Malkin (dir.), *Mediterranean paradigms and classical Antiquity*, Londres-New York, 2005, p. 56-74.
- Malkin 2011 = I. Malkin, *A small Greek world: networks in the ancient Mediterranean*, Oxford, 2011.
- Moatti 2004 = C. Moatti (dir.), *La mobilité des personnes en Méditerranée de l'Antiquité à l'époque moderne : procédures de contrôle et documents d'identification*, Rome, 2004.
- ST = H. Rix, *Sabellische Texte. Die Texte des Oskischen, Umbrischen und Südpikenischen*, Heidelberg, 2002.
- Tagliamonte 1994 = G. Tagliamonte, *I figli di Marte. Mobilità, mercenari e mercenariato italici in Magna Grecia e Sicilia*, Rome, 1994.
- Tagliamonte 2000 = G. Tagliamonte, *I mercenari italici*, dans *Studi sull'Italia dei Sanniti*, Rome, 2000, p. 202-207.
- Tagliamonte 2004 = G. Tagliamonte, *Il mercenariato italico nel mondo italiota del IV sec. a.C.*, dans *Alessandro il Molosso e i «condottieri» in Magna Grecia*, *Atti Taranto 2003*, Tarente, 2004, p. 135-164.